

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ POLYMATHIQUE

DU

M O R B I H A N .

A N N É E 1 8 7 2 .

VANNES

IMPRIMERIE DE L. GALLES, RUE DE LA PRÉFECTURE.



1872.



Per. 8°
12147

Entre la chapelle et le prieuré s'étendait, en outre, un cimetière offrant plusieurs couches de corps superposés ; dans un coin de ce cimetière on remarqua un fait étrange : une même fosse renfermait, enveloppés d'une couche de chaux, deux corps dont l'un, couvert d'un suaire, avait le crâne scié au-dessus des yeux et remis en place, et l'autre, tout habillé, paraissait avoir été enterré vif et maintenu de force dans cette position. Divers objets recueillis sur ce dernier, ainsi que le crâne du premier, sont aujourd'hui entre les mains de M. Ruault.

Notons encore, parmi les objets que les fouilles mirent à découvert, un carreau de terre cuite (qui a été donné à M. de Bréhier), portant en relief un lion à la queue relevée, avec une fleur de lys sur le dos, et l'inscription : *Reverendus dominus*, en caractères gothiques ; d'autres carreaux offrant en relief une sorte d'étoile ; enfin des liards du règne de Louis XIV.

Quant aux caveaux souterrains mentionnés dans le récit de M. le Dr Fouquet, M. Ruault n'en a point trouvé trace ; je laisse à notre habile collègue le soin de rectifier en ce point sa légende.

DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES

DANS LA COMMUNE DE GUER.

(L'Abbaye. — Le château de Couëdor. — Le prieuré de Saint-Étienne.)

(Par M. Rosenzweig.)

MESSIEURS,

Lorsque j'entrepris, il y a une quinzaine d'années, le Répertoire archéologique du Morbihan, je ne me dissimulais point les difficultés d'une semblable tâche : études spéciales à compléter, adoption d'un plan uniforme, fatigues de toutes sortes à surmonter, longueur du travail, mauvais vouloir à combattre chez quelques-uns de ceux dont le secours m'était indispensable, ignorance ou apathie des autres ; je savais tout cela ; j'entrevois également dans le lointain les fourches caudines de la critique signalant, comme c'est son droit et même son devoir, ici une erreur, là une omission de détail ; je pressentais, en outre, les nombreuses modifications que devaient entraîner prochainement pour mon travail les découvertes quotidiennes de la Société polymathique. Et cependant je marchai résolument au but que je m'étais proposé, persuadé que j'entreprenais une œuvre utile, n'eût-elle d'autre mérite que celui d'attirer l'attention du monde savant sur notre beau département.

Mais ce n'était pas tout pour moi que de voir avec conscience, et de décrire ce que je voyais avec autant d'exactitude que me le permettaient en pareille matière une attention souvent fatiguée, des loisirs quelquefois restreints ; ma principale préoccupation était surtout de n'omettre rien de ce qui devait être signalé dans chaque commune que je traversais ; c'est là le propre d'une statistique ; c'était là aussi ma plus grosse pierre d'achoppement. Que de démarches ! Que de renseignements erronés, contradictoires ou incomplets ! Que de courses inutiles à la recherche de monuments sans valeur ! Et, par contre, ce qui est bien autrement fâcheux, que de lacunes involontaires à combler ! Il m'a été donné à moi-même d'en constater récemment plusieurs, et de très regrettables, dans la seule commune de Guer ; permettez-moi de vous en entretenir aujourd'hui, quelque désagréable que puisse sembler pour moi cette mission.

A un kilomètre environ au nord de Guer se trouvent deux fermes assez importantes, éloignées l'une de l'autre d'une centaine de mètres, et désignées l'une sous le nom de Petite-Abbaye, l'autre sous celui de Grande-Abbaye. Je savais que ces fermes avaient été jadis deux seigneuries distinctes, ce qui ne m'inquiétait guères, car les seigneuries abondaient autrefois, surtout de ce côté ; mais le nom d'*Abbaye* avait excité particulièrement ma curiosité, et je résolus d'en rechercher l'origine. Si votre curiosité est égale à la mienne, veuillez me suivre, Messieurs, dans cette courte excursion ; j'espère que vous n'aurez pas lieu de le regretter.

Quittons le bourg à la place de la Rue-Haute, et prenons la route qui se dirige vers le nord ; à 300 mètres environ de notre point de départ, nous apercevons sur la droite un mauvais chemin creux en partie détruit ; c'est le *chemin de Saint-Gurval* conduisant à la Grande-Abbaye ; continuons d'avancer par le sentier direct, nous suivons ainsi le *chemin des Moines* qui nous mène, après quelques détours, à la Petite-Abbaye. Les moines, Saint-Gurval, le pays est plein de ces souvenirs, et nous comprenons maintenant cette dénomination d'*abbaye*, non pas qu'il y ait eu là, croyons-nous, une abbaye dans le sens ordinaire de ce mot, mais là se trouvait sans doute l'ermitage bâti au *vi^e* siècle par saint Malo, et habité au *vii^e* siècle par saint Gurval qui y mourut et devint le patron de l'église paroissiale de Guer. Nous visitons d'abord la Petite-Abbaye qui n'offre rien de remarquable ; on nous y apprend seulement que dans le chemin des Moines a été recueilli un bénitier provenant sans doute de l'ancienne chapelle, mais on ne peut nous le montrer. Nous nous dirigeons alors vers la Grande-Abbaye ; nous y serons peut-être plus heureux. Chemin faisant, on nous raconte que, il y a une soixantaine d'années, en démolissant un vieux mur de cette dernière ferme, on mit à découvert un petit pain parfaitement conservé dont un chien fit son régal. Arrivés sur les lieux, nous pénétrons d'abord dans un cellier

dont les ouvertures en plein-cintre révèlent l'âge respectable. « A présent, » nous dit le propriétaire du ton le plus naturel, « vous allez voir au-dessus la chambre de saint Gurval. » Nous grimpons aussitôt à une échelle, tout en réprimant un sourire d'incrédulité, jusqu'à une lucarne qui donne accès dans le grenier ; mais notre surprise est au comble en mettant le pied dans une salle heureusement vide en ce moment. Nos regards se portent, en effet, sur le mur du levant où nous remarquons une petite fenêtre également en plein-cintre, dont les jambages et les voussoirs sont formés de pierres plates grossièrement taillées. Tout à côté s'ouvre une cheminée dans le fond de laquelle s'étaient horizontalement trois assises de construction en feuille de fougère ou en arête (*spicatum opus*), faites de briques peu épaisses, et séparées entre elles par des cordons de briques semblables. Cela sent, à n'en point douter, la décadence de l'art romain ou le roman primitif ; nous avons donc le choix depuis le ^{ve} jusqu'au ^{xie} siècle. Pensez-en ce que vous voudrez, Messieurs, quant à moi, je ne sourirai plus en visitant la *chambre de saint Gurval*.

Voulez-vous m'accompagner maintenant dans une promenade un peu plus longue, mais plus fructueuse encore que la précédente ? Prenons à l'ouest la route de Ploërmel ; nous ne tardons pas à rencontrer, à 1 kilomètre de Guer, à gauche, sur le bord du chemin, une petite chapelle, puis un village ; ce sont le village et la chapelle de Saint-Marc. En passant, saluons de leurs noms les anciens *cacous* qui y tressent la corde depuis des siècles, et qui nous regardent étonnés de ce que nous les connaissons sans les avoir jamais vus. Plus loin, après avoir parcouru environ 4 kilomètres, après avoir traversé le ruisseau du Pont-de-Bas grossi du Vau-Marqué, arrêtons-nous et cherchons, sur la gauche encore, un chemin qui nous conduise au château de Couëdor, au-delà de la rivière d'Oyon ; ce n'est pas chose facile, et, bien que nous n'en soyons séparés que par quelques centaines de mètres, ce n'est qu'après force marches et contre-marches à travers des champs et des prairies humides que nous atteignons notre but.

Construit dans un des nombreux replis de l'Oyon, le château de Couëdor, après avoir, à l'origine, abrité les seigneurs de ce nom, appartenait, à la Révolution, à la famille de Marnière de Guer ; vendu nationalement à cette époque, ainsi que la métairie voisine, à un sieur Grée, il a été racheté depuis par M. de Vitton, oncle du marquis de Guer actuel. Le procès-verbal estimatif dressé à la suite de la confiscation décrit le château de la manière suivante : « Un grand corps-de-logis avec ses chambres, cuisine, cave, cour, emplacement d'écuries, grande et petite portes d'entrée, avec un pont-levis ; le tout entouré de douves, contenant ensemble un journal, et estimé 600 livres. » Ajoutons à cette description, quoique nous n'ayons pu visiter que l'extérieur du monument, que sa position sur un escarpement du terrain, dans un

demi-cercle de la rivière, en faisait un véritable château-fort, et que ses ruines, du milieu desquelles s'élève une petite tour ronde d'appareil irrégulier, accusent une très ancienne construction.

Si du château de Couëdor nous nous dirigeons vers le sud, nous entrons aussitôt dans un petit bois de pins ; suivons le sentier qui le traverse et nous allons jouir d'un spectacle qui nous dédommagera amplement de notre course vagabonde de tout-à-l'heure. Bientôt, en effet, nous arrivons sur une hauteur d'où l'on découvre un panorama délicieux ; à nos pieds, sur la droite, s'étend un charmant vallon au fond duquel coule paisiblement la rivière d'Oyon qui nous sépare du manoir de la Mulotière ; au-dessus et de tous les côtés, le regard embrasse un vaste horizon ; devant nous enfin, à 600 mètres au sud de Couëdor, se dressent les maisons d'un village ; c'est Saint-Étienne et le prieuré du même nom.

La paroisse de Guer renfermait autrefois deux prieurés : le prieuré de Saint-Nicolas, membre de Marmoutier-de-Tours, annexé à celui de Saint-Nicolas de Ploërmel, et le prieuré de Saint-Étienne dépendant de l'abbaye de Paimpont. Il n'y a rien à dire du premier, situé au sud de Guer, sur l'ancienne route de Redon à Dinan, et dont la chapelle est encore aujourd'hui desservie. Quant à Saint-Étienne, c'est autre chose ; et, puisque nous y sommes rendus, examinons ce qui en reste avec d'autant plus d'attention que ce prieuré est aujourd'hui mis en vente, et que sa chapelle va probablement disparaître. Déjà vendue une première fois, à la Révolution, cette chapelle avait été adjugée, avec la métairie attenante et les dépendances, pour la somme de 8025 livres, au citoyen Grée, l'acquéreur du château de Couëdor. Voici la métairie, c'est-à-dire sans doute l'ancien prieuré lui-même ; une pierre encastrée sur la façade porte cette inscription :

FAIT PAR VÉNÉRABLE ET DISCRET FRÈRE GUY PROVOST PRIEUR DE CEANS,
1633.

C'est un peu moderne pour nous ; voyons la chapelle ; hélas ! ce n'est plus qu'une grange sur laquelle nous lisons la date : 1681 ; entrons ; rien de remarquable non plus à l'intérieur. Décidément nous ne rapporterons de ces lieux que le souvenir d'un site pittoresque, et nous lançons à la chapelle un dernier regard d'adieu. Mais qu'est-ce cela ? Voici cependant de vieux contreforts à peine saillants. Nous serions-nous trop hâtés, et la date de 1681 n'indiquerait-elle qu'une époque de restauration ? En effet, voilà aussi de petites ouvertures romanes aux murs de la nef, ouvertures bouchées avec tant de soin que nous ne les distinguons pas d'abord ; puis des restes de cordons de briques que nous n'avions remarqués jusqu'ici dans aucune chapelle. Nous escaladons la haie d'un courtil qui nous masquait le pignon de l'Est ; ô bonheur ! il est chargé lui-même de cordons de briques horizontaux, très apparents cette fois, entre lesquels s'étagent des lignes de triangles creux formés

aussi par des briques arc-boutées (sorte de *reticulatum opus*). Nous admirons, car c'est, à notre avis, avec la *chambre de Saint-Gurval*, ce que le département possède de plus ancien en fait de constructions religieuses.

Et dire que ce curieux et unique spécimen de notre architecture primitive est voué sans doute à une prochaine destruction, que nous n'avions pas entre les doigts l'habile crayon de plusieurs de nos collègues pour en perpétuer le souvenir, et que le Répertoire archéologique est sur ce point complètement muet ! N'y a-t-il pas là, pour un auteur scrupuleux, de quoi être longtemps inconsolable ?

LES ARYENS EN ORIENT

ET

LES CELTES EN ITALIE.

(Par M. Émile Burgault, avocat.)

2^e PARTIE. — LES CELTES EN ITALIE.

I.

Une nature très accidentée, propre aux cultures les plus diverses ; un sol d'une grande richesse mais tourmenté par les convulsions volcaniques qui ont soulevé les Alpes et les Apennins, fait jaillir tant de cratères éteints avant les temps historiques et séparé du continent la Sicile et les autres îles qui bordent ses côtes, tel fut manifestement l'état physique de l'Italie primitive. Ses hauteurs couronnées de forêts, ses plaines et ses vallons sillonnés par des cours d'eaux sujets à de fréquents débordements ; d'abondants pâturages ; beaucoup de sources, de lacs et de marécages ; des défenses naturelles sur les aspérités et les sommets, viennent compléter le tableau. L'aspect et la fertilité du pays conviaient les populations énergiques et industrieuses à venir s'y fixer malgré les calamités inséparables de la situation.

Que les premiers habitants aient été redevables de leur nourriture à leur travail ou l'aient demandée à des végétaux produits sans culture, à la chasse opérée par des moyens très défectueux, à une pêche manquant des instruments qui nous sont connus, ce fait n'a qu'une importance secondaire au point de vue de nos recherches. Nous donnerons incidemment quelques aperçus sur ce point dans le cours de notre travail. Pour le moment, nous nous attachons seulement à une circonstance